



Retrouvez et feuilletez des
extraits de tous nos livres sur
www.infine-editions.fr

Diffusion France
PROLIVRE Tél. 01 44 39 22 26
Hachette LDS Tél. 01 30 66 20 66

Diffusion Export
Hachette Livre International
Tél. 01 55 00 11 00

LOUISE D'ORLÉANS

PREMIÈRE REINE DES BELGES

UN DESTIN ROMANTIQUE

SOUS LA DIRECTION
DE JULIEN DE VOS
ET MATHIEU DELDICQUE

EXPOSITION PRÉSENTÉE AU CHÂTEAU DE CHANTILLY
DU 19 OCTOBRE 2024 AU 16 FÉVRIER 2025
ET PAR LE TREM.A-MUSÉE PROVINCIAL DES ARTS
ANCIENS DU NAMUROIS (NAMUR) DU 14 MARS AU
16 JUIN 2025.



Les auteurs :

Sous la direction de

Julien De Vos,

Conservateur général, Directeur du Service
des Musées et du Patrimoine Culturel de la
Province de Namur

et **Mathieu Deldicque,**

Conservateur en chef du patrimoine, Direc-
teur du musée Condé et du musée vivant
du Cheval, Château de Chantilly.

Avec la collaboration de

Mélodie Brassinne, Baudouin D'Hoore,
Anne Dion, Grégoire Franconie,
Nicole Garnier-Pelle, Charbel Hakim,
Axel Tixhon, Christophe Vachaudes
et Dophie Wittemans.



Château de Chantilly
INSTITUT DE FRANCE

TreMa
Musée des Arts anciens du Namurois

**PROVINCE
de NAMUR**
Musées et Patrimoine

La princesse Louise (1812-1850), première fille de Louis-Philippe, duc d'Orléans – puis roi des Français –, est une figure incontournable de l'Europe romantique.

Son éducation soignée, faisant la place belle tout autant aux arts qu'à l'histoire, aux langues et aux sciences, l'a préparée à occuper une place de choix au cœur de la société voire, avec l'accession de son père à la royauté, à pouvoir endosser le destin d'une tête couronnée.

Princesse de France puis première reine de Belgique, Louise d'Orléans devient l'actrice romantique d'une épopée romanesque : celle de l'émergence d'un royaume improbable dont la voix va pourtant se joindre au concert des nations européennes.

Mots-clés : Histoire de France / Histoire de la Belgique / Monarchie de Juillet / Royaume de Belgique / Château de Chantilly / Peinture / Sculpture / Dessin / Gravure / Archive / Famille d'Orléans / Louis-Philippe

SOMMAIRE

17	Introduction Julien De Vos, Mathieu Deldicque
20	La jeunesse d'une princesse d'Orléans Mathieu Deldicque
34	Louise et Marie d'Orléans Anne Dion-Tenenbaum
48	Politiques matrimoniales entre les Tuileries et Laeken, un moment franco-belge Grégoire Franconie
62	Louise d'Orléans au rendez-vous des Belges Mélodie Brassinne, Julien De Vos
70	Louise d'Orléans et la politique belge de 1832 à 1850 Axel Tixhon
82	Le duc d'Aumale et sa sœur Mathieu Deldicque
90	Portraits d'une jeune dynastie Mathieu Deldicque
112	Des demeures royales pour promener sa nostalgie Julien De Vos
120	Les goûts d'une princesse d'Orléans Mathieu Deldicque
130	Les goûts d'une reine des Belges Julien De Vos
144	L'écrin de Louise Christophe Vachaud
154	Le dernier souffle romantique Julien De Vos
164	Les enfants de Louise et Léopold Baudouin D'hoore
176	Le duc d'Aumale et la Belgique Nicole Garnier-Pelle
194	La postérité de Chantilly à Laeken : un héritage artistique entre la France et la Belgique Charbel Hakim
203	Bibliographie
207	Crédits iconographiques

fig. 2
Claude-Marie Dubufe,
Louise d'Orléans,
reine des Belges,
vers 1837 ?, huile sur
toile, h. 216 cm ; l. 125 cm,
Belgique, Collection
royale, inv. 146, (détail,
voir fig. 26)

Abréviations

AGR : Bruxelles, Archives générales du royaume
AHAP : Archives historiques de l'archevêché de Paris
AMC : Chantilly, archives du musée Condé
AMAE : La Courneuve, Archives du ministère
des affaires étrangères
AN : Paris ou Pierrefitte-sur-Seine, Archives nationales
APR : Bruxelles, archives du Palais royal
AW : Althausen, archives Wurtemberg



INTRODUCTION

Julien De Vos,
Mathieu Deldicque

- 1. Bruxelles, 1800-1808
- 2. Luxembourg, 1801-1808
- 3. Paris, 1801, Monnaie, 1807, Chartrre, 1812
- 4. Chartrre, Paris, 1808
- 5. Rouen, 1810
- 6. Paris, 1810
- 7. Liège, 1812

Il est des fratricides qui ont changé le cours de l'histoire et ont modelé leur époque de leurs goûts. Parmi elles se trouvent, en bonne place, celles des princes et princesses d'Orléans, fils et filles du roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie, montés sur le trône à la suite de la révolution de juillet 1830. À la faveur des mariages et des exils, ils ont diffusé dans l'Europe entière leur sens de la famille, leur intérêt pour les arts, leur compréhension des siècles passés, leur fascination pour l'Orient, leur politique de l'image et leur encouragement au romantisme.

Les uns après les autres, ces princes et princesses d'Orléans ont intéressés nos contemporains. Le roi Louis-Philippe d'abord, récemment célébré à Versailles¹ ou à Fontainebleau², mais aussi ses enfants Ferdinand Philippe, duc d'Orléans³, la sculptrice Marie d'Orléans⁴, ou Henri d'Orléans, duc d'Anjou⁵, également mis à l'honneur par le musée Condé qu'il a fondé.

Un seul membre de cette brillante fratrie connaît un destin royal. Louise d'Orléans (1812-1850), fille aînée de Louis-Philippe, épousa en 1832 Léopold I^{er}, souverain d'un royaume qui venait d'être créé, la Belgique. La première reine des Belges est souvent qualifiée de « reine oubliée ». Il est vrai que la bibliographie est très succincte, peut-être en raison de la relative brièveté de son règne, ou plutôt parce que les premières pages de la Belgique, petit État dans le nouveau concert des nations post-napoléoniennes, s'écrivaient non sans sobretous. Peu visible dans les grands bouleversements historiques, la discrète Louise d'Orléans ne fit donc l'objet, un an après sa mort, que d'un ouvrage élogique peu fourni de Paul Roger⁶, qui eut au moins le mérite de recueillir quelques faits marquants et un grand nombre d'éloges funèbres parfois précieux pour percevoir l'attachement des Belges à celle qui va devenir « Louise la Bien-Aimée ».

Il fallait attendre Paul Laroche⁷, au tournant du siècle, pour disposer d'un récit plus recherché où nombre d'anecdotes, transmises par les récits de familiers, mais aussi par le prisme de la correspondance entretenue par Louise avec ses proches et les principales cours d'Europe, agrémentèrent une trame chronologique à la veine quelque peu romanesque. Plus sérieux, le comte Hippolyte d'Ursl⁸ tenta de retracer la place essentielle occupée par Louise à la rencontre des cours de

1812
Joseph-Désiré Court
Portrait de Louise d'Orléans, reine des Belges

Paris 1823
Huile sur toile,
N. 100 cm, L. 84 cm
Chartre, musée Condé,
FR 313
Bibliographie : Courton-Paris, Lescomte-Bouchard et Dupont 2007, cat. 167



LA JEUNESSE D'UNE PRINCESSE D'ORLÉANS

- 1. Sur les sites de la ville de Fontainebleau, 2010-2011.
- 2. Sur les sites de la ville de Fontainebleau, 2010-2011.
- 3. Sur les sites de la ville de Fontainebleau, 2010-2011.
- 4. Sur les sites de la ville de Fontainebleau, 2010-2011.
- 5. Sur les sites de la ville de Fontainebleau, 2010-2011.
- 6. Sur les sites de la ville de Fontainebleau, 2010-2011.
- 7. Sur les sites de la ville de Fontainebleau, 2010-2011.
- 8. Sur les sites de la ville de Fontainebleau, 2010-2011.

Le 3 avril 1812, c'est au milieu de la Méditerranée, sur l'île de Sicile qui servait de dernier refuge à une famille royale de Naples cernée par l'Europe napoléonienne, que naquit le deuxième enfant de Louis-Philippe, duc d'Orléans, et Marie-Amélie de Bourbon-Sicile, elle-même fille du roi de Naples Ferdinand IV¹. Le Palais d'Orléans à Palerme où le couple résidait fut la première résidence de sa première fille, prénommée d'abord Louise en l'honneur de son parrain, le futur roi Louis XVIII, puis Marie-Thérèse-Charlotte, en hommage à sa marraine la duchesse d'Angoulême, et Isabelle, en l'honneur de la duchesse de Calabre qui la porta sur les fonts baptismaux par procuration^{2,3,4}.

1812
Anonyme
Louis-Philippe d'Orléans, tuteur roi des Français, son épouse Marie-Amélie, et leurs enfants, Ferdinand, duc de Chartres, et la princesse Louise

Paris 1812-1813
Aquarelle et gouache sur papier dans un cadre métallique sur la composition d'un carnet de croquis
1812-1813, N. 100 cm, L. 84 cm
Chartre, musée Condé, FR 313
Bibliographie : Courton-Paris, Lescomte-Bouchard et Dupont 2007, cat. 167





Fig. 6
Marie d'Orléans, en costume de la cour de France, vers 1815, huile sur toile, 120 x 160 cm, collection particulière, Paris.
Fig. 7
Marie d'Orléans, en costume de la cour de France, vers 1815, huile sur toile, 120 x 160 cm, collection particulière, Paris.
Fig. 8
Marie d'Orléans, en costume de la cour de France, vers 1815, huile sur toile, 120 x 160 cm, collection particulière, Paris.

Nées à Palerme respectivement en avril 1812 et en avril 1813, les deux filles aînées de Louis-Philippe et de Marie-Amélie n'ont qu'un an d'écart, et Marie-Amélie décide en conséquence qu'elles recevront leurs leçons ensemble. À son arrivée à Paris en 1814, elle leur choisit une gouvernante commune, Madame Mallet de La Rochette, ancienne lectrice de Catherine de Wurtemberg à la cour de Westphalie.

À son retour de Twickenham, après la chute de l'Empire, la famille d'Orléans s'installe au Palais-Royal à Paris en septembre 1817, et les deux fillettes résident au-dessus de leur mère, dans l'aile de Valois. La résidence préférée de nos les enfants est néanmoins Neuilly, où la famille emménage en 1820 ; là encore, les princesses logent ensemble à proximité de leur mère. La distribution des appartements renforce les liens de la fratrie. Louise se souvient plus tard : « [...] de nos deux salles d'étude : l'une était pour nos frères, l'autre pour nous ; la salle de jeux qui les séparait était commune entre nous ». Le duc d'Orléans avait acquis à Neuilly une maison attenante au château que les enfants appelaient « le petit château » et qui leur était destiné, jusqu'à ce qu'il soit réservé aux princes en 1825.

Les jeux contribuent à tisser les liens entre les enfants, notamment les quatre aînés, Ferdinand-Philippe, Louise, Marie et Nemours. Selon Madame de Boigne, « la princesse Marie était l'âme, le mouvement et le tyran chéri de ce quatorze qu'elle dominait, sans que ni lui, ni elle s'en doutassent ». De cet ascendant témoigne ce « charmant jeu » de son invention qu'elle raconte à sa mère en 1822 : Louise, Nemours, Clémentine et Joinville, une ficelle autour du corps, jouent les chevaux, tandis que Marie, qui tient le rôle de charretier, fait faire à cet attelage le tour de l'île de la Jatte avant d'entrer triomphalement au petit château.

Marie, malgré sa précoce et des facilités, est plus rigide à la discipline et à la rigueur de l'étude que son aînée, docile et disciplinée, et peut être avec elle un peu chieuse, lorsqu'elle lui adresse : « Ce n'est pas de ta faute, mais tu es bête ; tu es plus raisonnable que moi, mais j'ai de l'esprit ». Lorsque leurs jeux s'inspirent du *Mogadis des enfants* ou *Dialogues entre une sage gouvernante et ses élèves* de Madame Leprince de Beaumont (1757), alors encore très en vogue, Louise se réserve les rôles de Mademoiselle Bosse, la gouvernante, ou de Lady Semée, tandis que Marie adopte ceux de Lady Babiole ou plus volontiers encore de Lady Spirituelle. Ce léger sentiment de supériorité s'explique sans doute par la volonté de s'affirmer face à l'aînée, trop parfait modèle, mais il laisse peu être un souvenir un peu amer à Louise, qui écrit après sa mort : « Pour être vraie, je dois dire qu'avec de grandes et admirables qualités, Marie n'annonçait pas de douze à quinze ans, ce qu'elle est devenue depuis ». Sans doute Louise ne mesurait-elle pas toujours le modèle qu'elle représentait pour sa cadette. Ainsi cette dernière s'applique-t-elle, lors de ses cours d'équitation avec Franconi, dans l'espoir de pouvoir monter à cheval avec son père et Louise. Plus tard, une fois la maîtrise de Marie suffisante, les deux sœurs font des promenades à cheval ensemble, entre 7 et 8 heures du matin.

La religion, sous l'impulsion de la pieuse Marie-Amélie, tient une place importante dans leur éducation. La première communion est une étape que leur mère relate dans son journal : « À leur recouvrement, leur modestie, leur tendresse,

Marie collectionne les curiosités, dont le marché est plus développé en Belgique qu'en France dans les années 1830. Elle profite de ses séjours en Belgique pour coiffer les marchands, et en son absence, Louise poursuit cette quête, lui envoie des dessins de meubles et contribue à l'ameublement du cabinet gothique des Tuileries (1831-1833). En décembre 1834, Louise propose un fauteuil et, après la garantie d'une expertise parisienne, l'offre à Marie pour ses étrennes⁶⁴. Cette cathédrale d'un type répandu au xv^e siècle prend place dans l'embarcadere de la pièce aménagée par l'architecte Théodore Charpentier en 1835. Louise lui fait également don de boîtes et de corbeilles, qui sont montées par des ouvriers spécialisés en 1835⁶⁵. En mai 1835, Louise lui soumet le modèle d'une table, dont l'équivalent se trouve dans le cabinet du collectionneur Jean Schamp d'Avesschoot à Gand : « J'ai pris la table sans te consulter parce que le marchand demandait prompt réponse, mais si elle ne te convient pas, dis-le franchement, je lui proposerai quelque autre modèle⁶⁶ ». Marie paraît en effet ne pas avoir accepté la table⁶⁷. Louise est également chargée d'objets destinés à des cadeaux, comme une fontaine et des sautoires chinoises en porcelaine repérées par Marie chez un marchand de curiosités à Bruxelles, pour son frère Nemours⁶⁸.

À l'inverse, Louise charge sa sœur d'acheter des objets. Marie doit commander pour Léopold un sabre ou des boucons, chez Fostin un binocle noir à fils



Fig. 6
Jean-Baptiste Maiton, Portrait de Louise, reine des Belges, couronnée en Éléonore de France, 1818, huile sur toile, 120 cm, Grande-Bretagne, Royal Collection, Royal Art Collection, Royaume-Uni.
Fig. 7
Jean-Baptiste Maiton, Portrait de Louise, reine des Belges, couronnée en Éléonore de France, 1818, huile sur toile, 120 cm, Grande-Bretagne, Royal Collection, Royal Art Collection, Royaume-Uni.
Fig. 8
Jean-Baptiste Maiton, Portrait de Louise, reine des Belges, couronnée en Éléonore de France, 1818, huile sur toile, 120 cm, Grande-Bretagne, Royal Collection, Royal Art Collection, Royaume-Uni.



Fig. 6
Marie d'Orléans, en costume de la cour de France, vers 1815, huile sur toile, 120 x 160 cm, collection particulière, Paris.

Fig. 6
Marie d'Orléans, en costume de la cour de France, vers 1815, huile sur toile, 120 x 160 cm, collection particulière, Paris.

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

Politiques matrimoniales entre les Tuileries et Laeken, un moment franco-belge

Grégoire Franconie

Fig. 10
Le roi des Belges entre dans Louvain. Deux jours plus tôt, l'armistice a été signé par ordre du prince d'Orange qui occupait la ville : c'est la fin de la campagne des « Dix-Jours » qui a opposé les armées néerlandaises à celles du jeune État belge. Le roi des Pays-Bas refusait en effet de reconnaître l'indépendance de la Belgique, pourtant conforée par la Conférence internationale de Londres dès la fin de l'année 1830. Or l'issue de cette campagne doit beaucoup à l'intervention de l'armée du Nord envoyée par la France pour défendre la cause belge, avec à sa tête le maréchal Gérard et les deux fils aînés du roi Louis-Philippe. Ainsi paraissent alliés deux pays voisins, qui sont deux récentes monarchies constitutionnelles âgées de quelques mois seulement. Pour celles-ci, tout reste à prouver, tant leur légitimité que leur capacité à s'établir durablement. Les deux familles royales (Orléans et Saxe-Cobourg-Gotha), dynamées toutes sur chacun des trônes et nées d'une révolution, se retrouvent en une même communauté d'intérêts que sont leur intégration dynastique au sein de l'Europe des princes et la promotion de la royauté libérale.

Fig. 11
Très tôt, l'ambassadeur de France près la cour de Saint-James, le prince de Talleyrand, prend la mesure d'une combinaison qui pourrait satisfaire à la fois la puissance britannique, la future nation belge et les intérêts français : « Il est clair que la Belgique, donnée au prince Léopold qui épouserait une princesse de France, paraîtrait aux Anglais un arrangement qui pourrait se faire. » Le prince Léopold de Saxe-Cobourg, anglophile et veuf de la princesse de Galles, prendrait pour épouse une fille de roi Louis-Philippe, Louise ou Marie d'Orléans. Catholique (alors que Léopold est luthérien), la première reine des Belges donnerait en outre des gages de satisfaction aux influences déistes catholiques belges. Comme Louis-Philippe a décliné la couronne belge pour son propre fils, le duc de Nemours, pourtant élu par le Congrès national le 3 février 1831 avant que le vote majoritaire ne se reporte sur Léopold, un mariage Orléans-Cobourg viendrait renforcer la position française en Europe du Nord sans donner le sentiment que la France souhaite annexer ou remettre en cause la neutralité de la Belgique.



Le 14 août 1830, le roi des Belges entre dans Louvain. Deux jours plus tôt, l'armistice a été signé par ordre du prince d'Orange qui occupait la ville : c'est la fin de la campagne des « Dix-Jours » qui a opposé les armées néerlandaises à celles du jeune État belge. Le roi des Pays-Bas refusait en effet de reconnaître l'indépendance de la Belgique, pourtant conforée par la Conférence internationale de Londres dès la fin de l'année 1830. Or l'issue de cette campagne doit beaucoup à l'intervention de l'armée du Nord envoyée par la France pour défendre la cause belge, avec à sa tête le maréchal Gérard et les deux fils aînés du roi Louis-Philippe. Ainsi paraissent alliés deux pays voisins, qui sont deux récentes monarchies constitutionnelles âgées de quelques mois seulement. Pour celles-ci, tout reste à prouver, tant leur légitimité que leur capacité à s'établir durablement. Les deux familles royales (Orléans et Saxe-Cobourg-Gotha), dynamées toutes sur chacun des trônes et nées d'une révolution, se retrouvent en une même communauté d'intérêts que sont leur intégration dynastique au sein de l'Europe des princes et la promotion de la royauté libérale.

Très tôt, l'ambassadeur de France près la cour de Saint-James, le prince de Talleyrand, prend la mesure d'une combinaison qui pourrait satisfaire à la fois la puissance britannique, la future nation belge et les intérêts français : « Il est clair que la Belgique, donnée au prince Léopold qui épouserait une princesse de France, paraîtrait aux Anglais un arrangement qui pourrait se faire. » Le prince Léopold de Saxe-Cobourg, anglophile et veuf de la princesse de Galles, prendrait pour épouse une fille de roi Louis-Philippe, Louise ou Marie d'Orléans. Catholique (alors que Léopold est luthérien), la première reine des Belges donnerait en outre des gages de satisfaction aux influences déistes catholiques belges. Comme Louis-Philippe a décliné la couronne belge pour son propre fils, le duc de Nemours, pourtant élu par le Congrès national le 3 février 1831 avant que le vote majoritaire ne se reporte sur Léopold, un mariage Orléans-Cobourg viendrait renforcer la position française en Europe du Nord sans donner le sentiment que la France souhaite annexer ou remettre en cause la neutralité de la Belgique.

Tandis que les Pays-Bas n'acceptent toujours pas de signer le traité dit « traité des XXXIV articles », une rencontre franco-belge est organisée à Compiègne du 29 mai au 1^{er} juin 1832. C'est à cette occasion diplomatique qu'un mariage entre le roi des Belges et Louise d'Orléans est définitivement décidé. En 1913, le critique Gustave Lanson vaudra voir dans la comédie *Famiano* d'Alfred de Musset (révisé



Fig. 12
Joseph-Denis Coeur, Le Mariage de Léopold II, roi des Belges, et de Louise d'Orléans, 1835, huile sur toile, 8. 200 cm, 1. 200 cm, Versailles, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, MV 6 044 (ex 0025) inv 0444 de Compiègne

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

MEUBLES FRANÇAIS POUR JEUNE COUPLE BELGE

cat. 25
**Fauteuil des Salons blancs
du Palais royal de Bruxelles**
H. 94 cm, L. 64 cm, prof. 52 cm
Belgique, Collection royale, inv. P.0224

cat. 26
**Chaise des Salons blancs
du Palais royal de Bruxelles**
H. 80 cm, L. 48 cm, prof. 43 cm
Belgique, Collection royale, inv. P.0272



Fig. 25
Meuble des Salons blancs
du Palais royal de
Bruxelles

cat. 23
**Écran des Salons blancs
du Palais royal de Bruxelles**
H. 133 cm, L. 82 cm, prof. 42 cm
Belgique, Collection royale, inv. P.0224

cat. 24
**Paravent des Salons blancs
du Palais royal de Bruxelles**
H. 136 cm, L. 83 cm, prof. 43 cm
pour chacun des six panneaux
Belgique, Collection royale, inv. P.0224

Historique : commandé pour les châteaux
des Tuileries, des Tuileries-Capitole et de Rambouillet
par Louis-Philippe et Joséphine, cédés à la Belgique
de la Couronne, aménagés pour le mariage
de Louise et de Charles de Saxe-Cobourg-Gotha le 10
juin 1836. Voir l'ouvrage de Marc-Alexis Baranes
« Louise, reine de Belgique », éd. 2010, p. 100, et
cat. 24 et 27.

La nouvelle monarchie belge ne devait pas
seulement s'installer sur les terrains de la
diplomatie et de la politique, mais aussi et
surtout sur un plan plus symbolique, sa traversée
de lieux et de décors propres à assurer son
fragile et éphémère statut. Louise et ses attaches françaises
jouèrent un rôle de premier plan dans cette
perspective. Si elle apporta à dans ses bagages
un riche trousseau, sa famille lui adressa
également de somptueux cadeaux lors de
ses noces. Louis-Philippe offrit ainsi un service
en porcelaine de Sèvres des Vues pittoresques
ou des prisonniers allés d'Europe que les motifs de
courant admirer lors du mariage à Compiègne,
complété ensuite par des réassort², mais
aussi une parure de perles fines et une autre
de turquoises, tandis que sa tante Adélaïde
lui adressa une parure de diamants.

Le 15 novembre et le 18 décembre 1833,
Louis-Philippe et Marie-Amélie envoyèrent
un bel ensemble mobilier à leur fille et à leur
gendre, pour garnir les salons d'apparat
du palais royal de Bruxelles. Les meubles
devaient tous arriver au plus tard pour les
fêtes du Noël de An. Tels que Germain Meunier
de la couronne, composé d'un canapé, deux
fauteuils de représentation, deux fauteuils,
deux chaises, vingt-deux tapis, un paravent

1. Compiègne, 1833-1834, p. 40-42.

et un écran de cheminée, le tout en bois
sculpté et doré. L'ensemble, principalement
dit à Joseph Desmaret, correspondait au type
d'ameublement employé par Louis-Philippe
au Palais royal, à Neuilly ou aux Tuileries :
un mobilier de style Empire, issu des grandes
commandes napoléoniennes. Ils proviennent
du salon de musique de l'impératrice Joséphine
à Saint-Cloud, du salon de l'appartement de
l'Empereur ou du Grand Salon à Rambouillet,
du Premier salon des appartements de
Joséphine aux Tuileries, de la chambre de
l'Empereur à Compiègne, du grand cabinet
de l'Empereur à Trévise, etc. Par exemple,
à l'origine, l'écran meublait le Premier salon dit
« des Grands officiers » situé dans les Grands
Appartements de la Tuileries. L'hétérogénéité
de ces provenances ne nuisait pas à l'unité
d'aspect, chaque pièce partageant le même
modèle. Retournés au Grand Meunier après
la chute de l'Empire, ces pièces furent, afin
de les préparer à leur nouvelle vie belge,



POLITIQUES INTERNATIONALES ENTRE LES TUILIERIES ET L'ARLEN

révisées et envoyées chez le doreur Detroule,
situé au 12, rue Thivernot à Paris, pour être
« réalisées, entièrement peintes et dorées ».
Ce mobilier d'apparat parut ensuite chez
Lefebvre, « l'agencier du Roi et des Princes »,
au 84, rue de Cléry, d'abord en un cin
d'apaisseur et manchettes, et couvert en
tapisserie de Beauvais avec lions à corps et
cordonsnets. Les pièces furent ainsi dotées
d'une garniture uniforme, le meuble n° 27 étant
sous le Premier Empire pour les égyptiens et
six chaises, le n° 23, créé sous la Restauration
à la manufacture de Beauvais, pour le meuble
Très entre 1821 et 1824 d'après un dessin de
1818-19 à Louis-Jacques de La Haye de
Saint-Auge, ce meuble fut d'abord peint clair
en rose avec groupes et corbeilles de fleurs
au milieu « avant pour sa part et créé pour le
salon des Nobles de la duchesse d'Angoulême
aux Tuileries. Ce mobilier passait main à main,
correspondant au goût de Léopold II, fut
réparti entre le Palais et le Grand Salon du Palais
royal, au décor néoclassique. Il ne s'agissait
pas alors, comme on le croit, de cadeaux
célébrant la naissance du fils aîné du couple
royal, Louis-Philippe, dit « Babouchon », qui
célébrèrent à l'âge de neuf mois, mais de
la liaison de modes et goûts, de cadeaux
le mariage et qu'il fallait rendre dignes
d'une jeune monarchie placée, sur
le plan du mobilier, dans l'orbite de
la France. D'autres pièces, dans un
trousseau envoi signalé le 10 juin 1836,
vinrent « en complément du mobilier
envoyé par la reine des Français à la
reine des Belges » : six chaises et un
deuxième canapé, également garnis
de tapisseries de Beauvais.

www.infine-editions.fr



100

Louise d'Orléans
et la politique belge
de 1832 à 1850

Axel Tixhon

cat. 28
**Épaulette de
l'empereur Napoléon
qu'il a portée**

1804
Maison de grand
H. 18,5 cm, L. 27,5 cm
Grandes archives
du Palais royal, Fonds Cobourg
des Flandres, inv. 389 - album
des souvenirs de Louise
d'Orléans, n° 47

Historique : album d'images
de Louise envoyées à son
époux, le 10 juin 1836,
à la manufacture de Compiègne.
C'est Louis-Philippe, comte de
Flandre, Trévise et d'après
l'ouvrage de Marc-Alexis Baranes
« Louise, reine de Belgique », éd. 2010, p. 100.

1. Léopold II, roi des Belges,
proclamé le 21 juillet 1835,
héritier de son père, le roi
Louis-Philippe, et de sa mère,
la reine Marie-Amélie.
2. Réassort : ensemble de
meubles de la même
collection, mais de style
différent, destinés à être
utilisés ensemble.

Quelques-unes des anciennes familles aristocratiques d'Ancien Régime, le père de
Louise d'Orléans, le roi Louis-Philippe, et le premier roi des Belges doivent leur
montée sur le trône aux mouvements révolutionnaires qui forment la première
vague de contestations de l'ordre européen conçu par le Congrès de Vienne, à la
suite de la défaite de Napoléon en 1815. En juillet 1830, les trois journées d'insurrections
dites « Trois Glorieuses » ont renversé Charles X, débiteur de rétablir un régime
souverain en France, alors qu'en septembre, des patriotes insurgés ont chassé de
Bruxelles une armée néerlandaise envoyée par Guillaume d'Orange pour réprimer
un mouvement de contestation ayant éclaté un mois plus tôt.

FAIRE FACE À L'ORANGISME

Ces deux monarchies, Orléans en France et Cobourg en Belgique, d'inamalgam
donc sur un trône bien fragile ! Dans ce contexte, le mariage des deux familles n'a
rien d'anodin. Pour Léopold, l'appui français est indispensable face à
Guillaume d'Orange qui, depuis l'été 1831, cherche à reprendre la Belgique en privi
légiant l'armée militaire sanda que, sur le plan diplomatique, la Grande-Bretagne
soutient plus ou moins ouvertement deux personnalités (Louis-Philippe et Léopold)
qui ont séjourné assez longtemps² en Belgique.

L'armée française a déjà défendu l'indépendance belge en août 1831 et elle doit,
encore, intervenir à la fin de l'année 1832 pour déloger la garnison hollandaise qui
occupe la citadelle d'Anvers. Cette action est menée au nom d'une alliance diploma
tique unissant France, Grande-Bretagne et Belgique dans laquelle le couple Léopold-
Louise joue un véritable rôle de ciment. Les frères de celle-ci, les ducs de Chartes et
de Nemours, participent ainsi au siège de la citadelle anvernoise qui se défend cou
rageusement alors que, comme l'écrit la reine : « Nos adversaires sont une poignée
de soldats hollandais chrétiens, mal vêtus, misérables, juifs pour la plupart. »



Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr



LOUISE D'ORLÉANS ET LA POLITIQUE BELGE DE 1832 à 1835

Portraits d'une jeune dynastie

Mathieu Deldicque

Sa correspondance en témoignage : le portrait fut – de loin – le genre le plus apprécié par Louise d'Orléans. Alors que l'obsession pour cet art se diffusait dans l'Europe des monarchies romantiques, la reine de la jeune Belgique fut l'une des principales actrices du renouvellement des modes de représentation des têtes couronnées.

Grâce à ses connexions familiales transfrontalières, elle joua également un rôle majeur dans la promotion et la circulation de nouveaux portraitistes royaux. Dans la lignée du grand portrait d'apparat français depuis Hyacinthe Rigaud jusqu'à la vogue du portrait néoclassique de l'Europe napoléonienne portée par François Gérard, qui connut ses derniers succès sous la Restauration, une nouvelle génération de portraitistes vit le jour à l'époque de la montée sur le trône de la reine des Belges. Bien plus que son époux, moins intéressé par le sujet, Louise se mit en quête de portraits dignes d'établir et de diffuser l'image d'une dynastie encore fragile.

**PREMIERS ESSAIS TIMIDES :
DES PORTRAITS SOUS INFLUENCE FRANÇAISE**

Si le mariage de Louise et de Léopold fut l'occasion de représenter le couple au cours des cérémonies de Compiègne¹, il fallut attendre quelques années avant qu'un portrait important de la reine ne soit proposé. La monarchie belge n'était en effet pas encore bien établie avant la fin de la guerre belgo-néerlandaise (1831-1832) et l'hostilité des milieux orangistes qui dominaient certaines parties du pays n'incitait pas à y envoyer des représentations du couple royal. Les résidences quant à elles ne se déotaient et se meublaient que progressivement².

« À propos, est-ce vrai que le Père a commandé un tableau de famille à cet emmieux De Caismes, il nous persécute ainsi que Court pour avoir des séances³... » Peintre d'histoire et portraitiste, le Normand Joseph-Désiré Court, artiste officiel de la monarchie de Juillet, était doté d'un talent certain pour le portrait. Il semblait alors naturel, comme le confirme la remarque agacée de Louise à sa mère, que l'artiste sollicita le patronage du nouveau couple royal. Court avait en effet été chargé de peindre le premier mariage royal belge, pour Compiègne d'abord, en 1833⁴, puis pour Versailles, quatre ans plus tard⁵. C'est dans le cadre de la commande de 1833 que doit être compris l'un des tout premiers portraits de la reine, aujourd'hui conservé au musée Condé (venant de la collection de son frère, le duc d'Anmale ; voir 3), présentant les armes jointes d'Orléans et Belgique aux côtés d'une princesse juvénile, figurée en buste⁶. Il s'agit néanmoins d'un portrait intime, sans doute réservé à la sphère familiale.

C'est à l'occasion de la naissance de son premier fils, Louis-Philippe dit « Babochou », que Louise posa pour l'une des premières fois en tant que reine des Belges. Dans la lignée des portraits de Vigée Le Brun puis de Gérard, il s'agissait de représenter la reine comme la mère de futur souverain, à l'origine d'une nouvelle dynastie. C'est à « l'emmieux » Henri Decaisne, un Belge installé à Paris

1. *Belgique et Pays-Bas*, de Compiègne à Waterloo, 1830-1831, par Marc-Alexis Baranes, éd. de la Sorbonne, 2010, p. 100-101.
2. *Belgique et Pays-Bas*, de Compiègne à Waterloo, 1830-1831, par Marc-Alexis Baranes, éd. de la Sorbonne, 2010, p. 100-101.
3. *Belgique et Pays-Bas*, de Compiègne à Waterloo, 1830-1831, par Marc-Alexis Baranes, éd. de la Sorbonne, 2010, p. 100-101.
4. *Belgique et Pays-Bas*, de Compiègne à Waterloo, 1830-1831, par Marc-Alexis Baranes, éd. de la Sorbonne, 2010, p. 100-101.
5. *Belgique et Pays-Bas*, de Compiègne à Waterloo, 1830-1831, par Marc-Alexis Baranes, éd. de la Sorbonne, 2010, p. 100-101.
6. *Belgique et Pays-Bas*, de Compiègne à Waterloo, 1830-1831, par Marc-Alexis Baranes, éd. de la Sorbonne, 2010, p. 100-101.

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr



Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

Les goûts d'une princesse d'Orléans

Mathieu Deldicque

1. Voir les bases de données de la Bibliothèque de la Ville de Paris, p. 100-101.
2. APN, Fonds Constantin de France, inv. 222, petit album (1817).
3. APN, Fonds Constantin de France, inv. 222, grand album (1817).
4. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
5. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
6. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
7. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
8. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
9. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
10. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.

Si la première reine des Belges n'a pas laissé le souvenir d'une princesse des arts, sa correspondance montre pourtant un intérêt marqué pour les expositions et les musées. Elle initia par ailleurs une collection royale, élément indispensable de toute dynastie européenne digne de ce nom - surtout quand la sienne était alors encore en germe -, mais également moyen d'encourager l'établissement d'une sphère artistique proprement belge. À vrai dire, la plus grande curiosité de Louise en la matière était toute personnelle et se cantonnait principalement à la sphère privée. Elle se déployait avec discrétion au sein de portefeuilles et d'albums romantiques méconnus qui témoignent d'un goût propre, en grande partie hérité de la famille d'Orléans.

LES ALBUMS DE LA REINE DES BELGES

Les archives du Palais royal de Bruxelles et les collections du musée HELVET conservent plusieurs albums romantiques renfermant la majorité des dessins issus de la collection de la reine. Le premier, du palais royal, ne contient que des aquarelles dessinées par Louise¹, mais les deux autres, le petit² et le grand³, constituent les véritables galeries miniatures des préférences artistiques de la princesse. Le petit a été acquis à Paris auprès de la Maison Alphonse Giroux, vraisemblablement entre 1829 - date du mariage du papier - et 1832, date du mariage royal belge, puisque le chiffre de Louise sur le plat de reliure n'y est pas couronné⁴. Sur les 88 dessins, aquarelles et gouaches de l'album, une vingtaine est postérieure à la mort de Louise (de fin 1850 jusqu'en 1897), comme le grand, il a en effet été hérité et complété par Philippe comte de Flandre, second fils de la reine, qui l'a transmis à son épouse Marie de Hohenzollern-Sigmaringen.

Louise possédait un deuxième album, plus grand et réalisé à Bruxelles entre 1837, date du mariage, et 1850, « relié par H. Schaefer, breveté d'el S.M. la Reine d'el Belges » et acheté auprès de Deo-Becker, comme indiqué sur la reliure. Il contient 162 dessins, aquarelles, gouaches et lithographies des années 1823 à 1900, dont au minimum 31 postérieurs à Louise. Un dernier relève enfin des collections du musée de la Dynastie (musée HELVET), et comprend un mélange essentiellement d'œuvres copiées par Louise, de compositions de sa fratrie et de quelques artistes⁵.

La pratique de l'album était courante chez les Orléans. Fruits de cadeaux, ils réunissaient amis et membres de la famille qui le feuilletaient ensemble, comme en témoigne la correspondance de Louise mentionnant des *albums* ou albums de gravures offerts à l'occasion des fêtes de fin d'année⁶. Les constituer était une activité essentiellement féminine. Louise suivait en cela l'exemple de sa mère⁷ ; plusieurs albums furent inventoriés au palais de Laeken à sa mort, regroupant des dessins de divers peintres ou de sa propre main, des lithographies, des dessins de sa famille, des aquarelles, des gravures coloriées par la reine, des dessins de son

101

1. Voir les bases de données de la Bibliothèque de la Ville de Paris, p. 100-101.
2. APN, Fonds Constantin de France, inv. 222, petit album (1817).
3. APN, Fonds Constantin de France, inv. 222, grand album (1817).
4. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
5. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
6. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
7. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.

Scène sur la route de Smyrne à Magnésie

Alphonse Giroux, 1829-1832, 17 x 24 cm.
Bruxelles, Archives du Palais royal, Fonds Constantin de France, inv. 222, grand album, 101-02.



Historique : album d'ouvrages en partie copiés par Louise d'Orléans, copie colorée, par son fils Philippe, comte de Flandre. Bibliothèque de la Ville de Paris, inv. 222, grand album, 101-02.



1. Voir les bases de données de la Bibliothèque de la Ville de Paris, p. 100-101.
2. APN, Fonds Constantin de France, inv. 222, petit album (1817).
3. APN, Fonds Constantin de France, inv. 222, grand album (1817).
4. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
5. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
6. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.
7. M. Deldicque, « La princesse et le prince », in *Le prince et la princesse*, éd. de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 2011, p. 100-101.



Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

Les goûts d'une reine des Belges

Julien De Vos

- 1. Bruxelles, 1832, n° 100-101.
- 2. APN, 17, 18, 19, 20.
- 3. À partir des collections et des dessins de son père, le roi Léopold I^{er} a fait constituer la collection de son fils, le roi Léopold II, par son père, le roi Léopold I^{er}.
- 4. Versailles, 1890, n° 27-30.
- 5. Le gouvernement royal a acquis à l'impératrice Eugénie, en 1856, les œuvres de Philippe de France, par son père, le roi Louis-Philippe I^{er}, qui avait été achetées par son père, le roi Louis-Philippe I^{er}, à la vente de la collection de son père, le roi Louis-Philippe I^{er}.
- 6. APN, 17, 18, 19, 20.
- 7. APN, 17, 18, 19, 20.
- 8. APN, 17, 18, 19, 20.
- 9. APN, 17, 18, 19, 20.
- 10. APN, 17, 18, 19, 20.
- 11. APN, 17, 18, 19, 20.
- 12. APN, 17, 18, 19, 20.
- 13. APN, 17, 18, 19, 20.
- 14. APN, 17, 18, 19, 20.
- 15. APN, 17, 18, 19, 20.
- 16. APN, 17, 18, 19, 20.
- 17. APN, 17, 18, 19, 20.
- 18. APN, 17, 18, 19, 20.
- 19. APN, 17, 18, 19, 20.
- 20. APN, 17, 18, 19, 20.
- 21. APN, 17, 18, 19, 20.
- 22. APN, 17, 18, 19, 20.
- 23. APN, 17, 18, 19, 20.
- 24. APN, 17, 18, 19, 20.
- 25. APN, 17, 18, 19, 20.
- 26. APN, 17, 18, 19, 20.
- 27. APN, 17, 18, 19, 20.
- 28. APN, 17, 18, 19, 20.
- 29. APN, 17, 18, 19, 20.
- 30. APN, 17, 18, 19, 20.
- 31. APN, 17, 18, 19, 20.
- 32. APN, 17, 18, 19, 20.
- 33. APN, 17, 18, 19, 20.
- 34. APN, 17, 18, 19, 20.
- 35. APN, 17, 18, 19, 20.
- 36. APN, 17, 18, 19, 20.
- 37. APN, 17, 18, 19, 20.
- 38. APN, 17, 18, 19, 20.
- 39. APN, 17, 18, 19, 20.
- 40. APN, 17, 18, 19, 20.
- 41. APN, 17, 18, 19, 20.
- 42. APN, 17, 18, 19, 20.
- 43. APN, 17, 18, 19, 20.
- 44. APN, 17, 18, 19, 20.
- 45. APN, 17, 18, 19, 20.
- 46. APN, 17, 18, 19, 20.
- 47. APN, 17, 18, 19, 20.
- 48. APN, 17, 18, 19, 20.
- 49. APN, 17, 18, 19, 20.
- 50. APN, 17, 18, 19, 20.
- 51. APN, 17, 18, 19, 20.
- 52. APN, 17, 18, 19, 20.
- 53. APN, 17, 18, 19, 20.
- 54. APN, 17, 18, 19, 20.
- 55. APN, 17, 18, 19, 20.
- 56. APN, 17, 18, 19, 20.
- 57. APN, 17, 18, 19, 20.
- 58. APN, 17, 18, 19, 20.
- 59. APN, 17, 18, 19, 20.
- 60. APN, 17, 18, 19, 20.
- 61. APN, 17, 18, 19, 20.
- 62. APN, 17, 18, 19, 20.
- 63. APN, 17, 18, 19, 20.
- 64. APN, 17, 18, 19, 20.
- 65. APN, 17, 18, 19, 20.
- 66. APN, 17, 18, 19, 20.
- 67. APN, 17, 18, 19, 20.
- 68. APN, 17, 18, 19, 20.
- 69. APN, 17, 18, 19, 20.
- 70. APN, 17, 18, 19, 20.
- 71. APN, 17, 18, 19, 20.
- 72. APN, 17, 18, 19, 20.
- 73. APN, 17, 18, 19, 20.
- 74. APN, 17, 18, 19, 20.
- 75. APN, 17, 18, 19, 20.
- 76. APN, 17, 18, 19, 20.
- 77. APN, 17, 18, 19, 20.
- 78. APN, 17, 18, 19, 20.
- 79. APN, 17, 18, 19, 20.
- 80. APN, 17, 18, 19, 20.
- 81. APN, 17, 18, 19, 20.
- 82. APN, 17, 18, 19, 20.
- 83. APN, 17, 18, 19, 20.
- 84. APN, 17, 18, 19, 20.
- 85. APN, 17, 18, 19, 20.
- 86. APN, 17, 18, 19, 20.
- 87. APN, 17, 18, 19, 20.
- 88. APN, 17, 18, 19, 20.
- 89. APN, 17, 18, 19, 20.
- 90. APN, 17, 18, 19, 20.
- 91. APN, 17, 18, 19, 20.
- 92. APN, 17, 18, 19, 20.
- 93. APN, 17, 18, 19, 20.
- 94. APN, 17, 18, 19, 20.
- 95. APN, 17, 18, 19, 20.
- 96. APN, 17, 18, 19, 20.
- 97. APN, 17, 18, 19, 20.
- 98. APN, 17, 18, 19, 20.
- 99. APN, 17, 18, 19, 20.
- 100. APN, 17, 18, 19, 20.

La jeune Louise, devenue reine des Belges, est confrontée à une évidence : loin de l'activité artistique qui anime Paris, la cour des Orléans et la France, la Belgique et sa capitale Bruxelles se découvrent une nouvelle histoire, riche certes d'un passé culturel glorieux, mais qui doit désormais acquiescer une couleur et une esthétique nationales propres. En 1832, l'embryon de collection royale était constitué d'art ancien (propriété de l'État belge) décorant les palais mis à la disposition du nouveau monarque, mais aussi d'œuvres réunies avant leur mariage par Léopold et Louise. Il s'agit essentiellement de portraits et de souvenirs de famille, ainsi que de 34 œuvres de maîtres anciens réunies jadis par le prince de Saxe-Cobourg et provenant de son ancienne résidence londonienne, Marlborough House ; Cranach, Jan Breughel, David Teniers le Jeune, Gouze et Mignard côtoient notamment dans la liste Frans Hals, Rembrandt, Rubens et Van Dyck¹.

UNE COLLECTION : DES ARTS GRAPHIQUES AUX TABLEAUX

À partir de 1832, dans la Collection royale qui s'étioffe, il est difficile de déterminer les préférences artistiques de la reine des Belges et les goûts personnels de Léopold I^{er} sans distinguer dans les acquisitions celles relevant du roi de celles de la reine². Les deux albums de collection en possession du roi à son décès en 1865, dont le contenu fut énuméré dans la succession en 1867³, comprenaient 133 gouaches et aquarelles, dont près de 49 appartenaient à l'école française⁴.

La similitude des peintres présents dans les albums romantiques de Louise d'Orléans et ceux répertoriés dans les albums du souverain, avec une majorité d'artistes français, a pu suggérer une influence décisive de la reine sur les goûts de son époux. Mais il est aujourd'hui possible de déterminer, pour le deuxième album (n° 90-130) de Léopold, qu'il s'agit en réalité du grand album romantique de Louise aujourd'hui conservé aux archives du Palais royal⁵. Cet album fut commencé par la souveraine, mais des œuvres furent intercalées et ajoutées par la suite dans les espaces laissés libres, vraisemblablement par son fils Philippe, comte de Flandre⁶. Le premier album du roi pose lui aussi question. Presque la moitié de la liste conservée concerne des artistes français, pour seulement un quart occupé par des peintres belges et un autre par leurs homologues étrangers. Il s'agit vraisemblablement d'un autre album de Louise, exprimant à nouveau les mêmes préférences que dans les albums romantiques des archives du palais royal au « goût Orléans » très prononcé⁷.

Si le roi ne semble pas s'être investi dans l'art de rassembler des dessins, des aquarelles et des gouaches dans de semblables albums, permettant désormais d'en attribuer le choix du contenu à la seule souveraine⁸, il faut alors se tourner vers la Collection royale de tableaux pour en déduire les préférences de Louise et de Léopold. En 1864, un inventaire officiel dresse la composition de la « galerie de tableaux de Léopold I^{er} »⁹. Sur les 230 œuvres qui ont pu être acquises

LE CHEF-D'ŒUVRE DE FRANÇOIS-JOSEPH NAVEZ

cat. 101
François-Joseph Navez
Le Sommeil de Jésus
ou
Le Mariage mystique
de sainte Catherine d'Alexandrie

1834
Huile sur toile, 5,243 cm x 3,50 cm.
Navez, figure de l'Académie des Beaux-Arts de la Ville de Bruxelles, commanditaire en 1833 de l'œuvre de son fils, le roi Léopold I^{er}, et figure de l'Académie des Beaux-Arts de la Ville de Bruxelles, en 1834.

Né en 1787 à Charleroi, François-Joseph Navez intègre d'abord l'Académie de Bruxelles. En 1812, il remporta le premier prix de peinture historique au Salon de Gand. Il se rendit ensuite à Paris, où il bénéficia de l'enseignement de Jacques-Louis David de 1813 à 1816, et se maria en 1816 à Bruxelles en 1816. À partir de 1817, il passa quatre ans en Italie où il put se confronter à l'art de Raphaël qu'il copiait d'origines. De 1823 à 1825, il fut directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles et fut à ce titre régulièrement invité à dîner aux palais de Bruxelles ou de Laeken¹. Au début de la décennie 1830, cet artiste officiel se faisait distancer par la nouvelle génération néo-classique belge, celle des Wappers, de Keyser, Meïssu et autres Geefs. Une commande de prestige, dans le genre de la peinture d'histoire dans laquelle il excellait, allait lui permettre de marquer les esprits.

En juillet 1833, le roi Léopold I^{er} souhaite qu'il peigne un grand tableau religieux pour son épouse Louise. On a peu souligné les circonstances qui ont pu précéder à cette entreprise : il est sans nul doute pour célébrer la naissance de son premier fils, Louis-Philippe dit « Babochon », malheureusement décédé moins d'un an plus tard, que le roi demanda à Navez de peindre un tableau qui mettrait en valeur l'enfant nouvellement né – en l'occurrence le Christ. L'œuvre était destinée à orner la chapelle catholique de Louise, au Palais de Laeken² ou au Palais royal de Bruxelles³. Voué à l'origine à la célébration d'une naissance, le tableau, achevé en 1834, mais livré plus tard à la reine, devint sans doute, après le trépas de son premier enfant, une invitation à trouver consolation dans la religion.

Navez ne ménagea pas sa peine pour reconquérir l'assentiment des cercles artistiques belges en général et du couple royal en particulier. Les nombreux dessins préparatoires témoignent de son empressement à déterminer la composition⁴. L'un d'eux est, réalisé à Rome en 1832, indique qu'il songeait déjà à un tel sujet quinze ans auparavant⁵. Envoyé au Salon de Paris en 1834 puis à celui de Bruxelles en 1836, il fut admiré par Gros et par Granet, fut gravé en 1836 par Henri van der Haert et rencontre un certain succès, même si d'aucuns reprochaient à ce tableau « de manquer de vérité », tandis que d'autres auraient souhaité encore plus de gravité⁶. « La Vierge de M. Navez est trop jolie, elle n'est pas assez belle » – ajoutés de la grâce raphaëlesque de Navez, où la chaise de la Madone a laissé place à un siège aux montants torsadés du plus pur style Louis-Philippe, Navez dutte ici son grand talent de coloriste qui donne vie à une composition harmonieuse et étiquée, où règne le silence. Par cette commande, Léopold et Louise participèrent au renouveau de la peinture religieuse belge, ils apprécièrent l'art de Navez, puisque deux autres de ses tableaux se trouvent dans la Collection royale en 1864⁷.

MARC-ALEXIS BARANES

1. APN, 17, 18, 19, 20, n° 100-101, et page 101, 18 août 1834, et août 1835 et 18 août 1836.
2. APN, 17, 18, 19, 20, n° 100-101, et page 101, 18 août 1834, et août 1835 et 18 août 1836.
3. APN, 17, 18, 19, 20, n° 100-101, et page 101, 18 août 1834, et août 1835 et 18 août 1836.
4. APN, 17, 18, 19, 20, n° 100-101, et page 101, 18 août 1834, et août 1835 et 18 août 1836.
5. APN, 17, 18, 19, 20, n° 100-101, et page 101, 18 août 1834, et août 1835 et 18 août 1836.
6. APN, 17, 18, 19, 20, n° 100-101, et page 101, 18 août 1834, et août 1835 et 18 août 1836.
7. APN, 17, 18, 19, 20, n° 100-101, et page 101, 18 août 1834, et août 1835 et 18 août 1836.



LES GOÛTS D'UNE REINE DES BELGES

Le dernier souffle romantique

Julien De Vos



1. 2014, 100 x 120 cm, huile sur toile, exposition Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 2. 2011, 100 x 120 cm, huile sur toile, exposition Musée de la Ville de Paris, Paris, du 11 août au 11 septembre 2011. 3. 2010, 100 x 120 cm, huile sur toile, exposition Musée de la Ville de Paris, Paris, du 10 août au 11 septembre 2010. 4. 2009, 100 x 120 cm, huile sur toile, exposition Musée de la Ville de Paris, Paris, du 10 août au 11 septembre 2009. 5. 2008, 100 x 120 cm, huile sur toile, exposition Musée de la Ville de Paris, Paris, du 10 août au 11 septembre 2008. 6. 2007, 100 x 120 cm, huile sur toile, exposition Musée de la Ville de Paris, Paris, du 10 août au 11 septembre 2007.

Aux premières heures du 11 octobre 1850, la première reine des Belges, Louise d'Orléans, s'éteint à Osmède à l'âge de trente-huit ans. Dans la chambre qu'elle occupe à l'étage de l'hôtel de maître, situé au 69, rue Langensstraat, sont réunis autour d'elle ses familles. Léopold 1^{er} et ses trois enfants royaux, mais aussi la famille d'Orléans en exil. Durant la nuit du 5 au 6 octobre, la reine Marie-Amélie, la princesse de Joinville François et le duc d'Anjou Henri, mais aussi Clémentine d'Orléans débarquent directement d'Angleterre, en provenance du domaine de Claremont¹. Le 8 octobre, c'est au tour de la duchesse d'Orléans Hélène, ainsi qu'au duc et à la duchesse de Nemours **1818-1893**.

001.41
Joseph Meyssier
Mort de la reine Louise
1851
Huile sur toile, 8. 50 cm, 1.40 cm
Belgique, Collection royale, inv. 400

LA STATUAIRE POSTHUME

Statue de la reine Louise en majesté

Philippeville, 29 septembre 1879. Le ministre de l'Intérieur Gustave Rolin-Jaequemyns décide, avec le gouvernement de la province de Namur Albert de Beaufort, l'inauguration d'une statue monumentale de la reine Louise, placée sur le Grand Place, sur des soubassements et de sa gauche monumentale. Il s'agit de la toute première statue érigée en Belgique à sa première reine, mère du roi régnant Léopold II. En érigent cette statue, Philippeville, ville fortifiée créée en 1555 par Charles Quint pour faire barrage aux Français, mais passée sous domination française en 1693, réintégrée au royaume des Pays-Bas en 1815 et devenue belge en 1830, veut montrer son attachement à la Belgique. « On nous accuse d'élever des regrets pour la France. Montrons que nous sommes tout aussi patriotes et plus encore que l'orgueilleux Wallon ou Flamand et érigons un monument à la première reine des Belges. Ce sera d'ailleurs une gloire pour nous d'avoir les premiers fides d'un honneur national dont nos plus grandes villes auront eu depuis longtemps se dispenser la réalisation. »
Philippeville, bourgade dotée de peu de moyens, élève une petite statue, puis sollicite l'aide de la Province et de l'État belge. Le sculpteur anversois Joseph Jacquart, alors professeur de sculpture à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, propose également son concours. Il est enfin décidé d'appeler pour

une technique de réalisation moderne et moins onéreuse que la fonte. La statue sera réalisée en bronze galvanoplastique dans les ateliers de la société anonyme d'Electromat-Burgie de Haerem, près de Bruxelles. Grâce à l'Electromat, une fine couche de métal est déposée sur un moule, ce qui permet d'en diminuer le coût. Sur ce procédé, la colonne du Congrès avait déjà pu être consolidée à Bruxelles et une statue à Jan Van Eyck érigée à Bruges. En août 1879, le roi Léopold II se rend à Haerem pour y découvrir la statue de sa mère, « une œuvre de plus de 3 mètres de hauteur, où la Reine est représentée de assise, couronnée, tenant un bouquet de la main gauche, appuyée sur ses genoux, et retenant le marteau royal de la main droite ». Il exprime le désir que la statue soit en core exposée quelques jours à Haerem avant de gagner Philippeville².

On ne sait s'il était déjà prévu à ce moment d'en réaliser également des réductions, mais vu l'engagement royal et le souvenir les avait fait le roi, cette semble plausible. La Collection royale de Belgique en possède une exemplaire en argent³. Une réduction en bronze est déposée par l'amateur à la Chambre des représentants. Si la Chambre ne l'acquiert pas formellement, l'opéra y trouve sa place dans un des salons, où elle brûle lors de l'incendie gigantesque qui ravage l'Université et les salons affectés le 6 décembre 1932. Abandonnée, remplie en cendre, oxidée, elle s'en ressortit qu'en 1930. Le projet, qui était de la statue, échoue à la suite de l'avis négatif des Fondations nationales de bronze. On ne sait ce qu'elle devint, les descendants de Jacquart, à qui la Chambre pense la remettre, étant alors seulement éteint⁴.

La statue de l'État sera se déroule au Sénat où des bronzes ornent les cheminées des salles de commission et les corridors. Il y avait là quelques pièces de moindre gabarit, à savoir des statues de Léopold 1^{er} (en pied et à cheval), ainsi que des statues

en pied de ses deux fils, le comte de Brabant et le comte de Flandre, confiées par le ministre de l'Intérieur à la Chambre haute en février 1930⁵. En 1965, le Sénat avait encore commandé chez Lecharlt un vase et deux urnes en bronze, ainsi que des « vases conteneurs sur socles de marbre gris et laiton bronze doré » à la Compagnie des bronzes. Enfin, en 1880, des réductions d'un mètre de hauteur de La Méditation et Le Courage militaire du sculpteur français Paul Dubois (les originaux avant le tombeau du général Lavignac à Nîmes) avaient été acquises⁶.

Ce, en février 1930, les sénateurs conviennent que « les Allemands ont été des locaux du Sénat le départ des œuvres d'art qui ornent les cheminées des salles de commission ou les roches des corridors ». Afin de les remplacer, il est décidé de ne pas acquérir des bronzes de commande, mais « d'offrir le Sénat d'œuvres originales et de nos artistes ». Une partie

commission est constituée, dont font partie les sénateurs Max Hollet (1864-1943) et Alexandre Braun (1847-1929). Ces derniers ont la réputation d'avoir des compétences en matière artistique. Alexandre Braun, qui soulève en particulier les artistes du Groupe des 33 et ceux de la deuxième école de Laethem-Saint-Martin, est également collectionneur de l'art et supérieur d'histoire de l'art et d'archéologie de Bruxelles. Leur mission est simple : « Par la voie des expositions, des salons, des ateliers, un choix pour être fait. Les membres de cette commission examineront les œuvres proposées par l'un d'eux et décideront de leur achat. De cette façon, le Sénat posséderait des œuvres uniques et encouragerait efficacement l'art belge ».

En mars 1930, les sénateurs acceptent d'acheter soit chez Alexandre Braun une statue en bronze de Louise Marie, qu'il se propose d'élever au Sénat, à condition que le prix de coulage lui soit remboursé ou que le Sénat fasse un don charitable à l'œuvre de l'assistance diocésaine. Cette statue en métal de la reine Louise-Marie est la reproduction, en dinat de la statue érigée sur la place de Philippeville de la première Reine des Belges⁷. Il est probable que Braun l'ait achetée pour le Sénat, car ses goûts personnels sont bien plus axés sur l'antiquité⁸. Pour être si d'bonne connaissance de l'impossibilité de restaurer l'exemplaire de la Chambre redécouvert en 1932 ? Ou alors l'aurait-il hérité de son père Thomas Braun, pédagogue d'origine allemande qui s'est un jour en Belgique par le Gouvernement belge en 1844 pour y participer à l'organisation de l'enseignement primaire⁹ ? Alexandre Braun finit par offrir la statue en mai 1930, les sénateurs, qui comptent l'inscrire ces achats à l'aide des « réparations de guerre » (qui l'ont offert) n'arrivent pas à trouver un financement sur le budget du Sénat. Une partie des pièces¹⁰. Elle sera placée dans le salon de la Présidence. Ces mêmes salons accueillent également une réduction des Drapeaux de victoire de Marly de Coëtlogon. Et en 1923, le Sénat achète le bronze Le Drame maternel de George Minne¹¹.

SOURCE: WPT/IBRAM

1. Le Sénat, 21 octobre 1879, p. 1.
2. Les Journaux de Bruxelles, 16 août 1879, p. 1. Les Beaux-Arts, 17 août 1879, p. 1.
3. Voir à la fin de l'article, p. 120. 2014, 100 x 120 cm, huile sur toile, exposition Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 4. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 5. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 6. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 7. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 8. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 9. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 10. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 11. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014.

1. Le Sénat, 21 octobre 1879, p. 1.
2. Les Journaux de Bruxelles, 16 août 1879, p. 1. Les Beaux-Arts, 17 août 1879, p. 1.
3. Voir à la fin de l'article, p. 120. 2014, 100 x 120 cm, huile sur toile, exposition Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 4. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 5. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 6. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 7. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 8. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 9. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 10. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014. 11. L'œuvre est actuellement conservée au Musée de la Ville de Paris, Paris, du 27 août au 13 septembre 2014.



Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

Le duc d'Aumale et la Belgique

coll. 69
J. G. Duvalle Fabricant
orfèvre joaillier à Bruxelles
**Décoration de l'Ordre
de Léopold de Belgique :**
plaque de grand-croix
à titre militaire

coll. 69
Cf. détail et légende détaillée
Aumont, A. B.E. coll. J. G. coll.
Chantilly, musée Condé, CR 2422
Illustration : collection des ducs d'Aumale
Bibliothèque, Chantilly, 2014, coll. 47

Nicole Garnier-Pelle



Henri d'Orléans, duc d'Aumale (1822-1897), a un lien particulier avec la jeune nation belge : la Belgique est le pays dont sa sœur est la reine. En 1832, il n'a que dix ans lorsque ses frères aînés - Ferdinand Philippe, duc d'Orléans, et Louis, duc de Nemours - participent au siège d'Anvers, et que sa sœur aînée Louise épouse à Compiègne le tout nouveau roi des Belges Léopold I^{er} de Saxe-Cobourg-Gotha : mariage politique entre une jeune fille et un roi qui a deux fois son âge et reste inconnu de la mort de sa première femme, Charlotte de Galles.
La reine Louise Marie s'éteint jeune, le 10 octobre 1830 à Oostende, où Aumale se rend avec sa mère Marie-Amélie, sa sœur Clémentine de Saxe-Cobourg-Gotha, sa belle-sœur, Hésène de Mecklembourg-Schwerin, duchesse d'Orléans, et ses frères aînés Nemours et Joinville pour l'assister à ses derniers instants¹.

Aumale semble en bons termes avec son beau-frère². En janvier 1843, il le remercie depuis Bidaç : « Je sais que c'est en partie à votre influence que je dois mon nouveau voyage en Afrique³. » Après la mort du petit duc de Guise (13 septembre-10 octobre 1847), les deux beaux-frères évoquent la perte douloureuse d'un nouveau-né, deuil vécu aussi par le roi⁴. Au début de l'exil, le 31 décembre 1848, le duc d'Aumale remercie le roi qui a mis à la disposition des Orléans son château de Claremont près de Londres⁵. Le 31 janvier 1851, il félicite Léopold I^{er} pour son « admirable tact » et son « intelligence des hommes » qui font ses d'un mauvais pari⁶.

Le 27 janvier 1857 à Ardennes, Léopold évoque leur « cher voyage avec tante et Clem⁷ ». Le 9 janvier 1860, le roi félicite Aumale d'avoir envoyé son fils Condé étudier à Edimbourg⁸. Ils échangent sur la situation politique de l'Allemagne en 1860⁹.

Le 10 décembre 1865¹⁰, Aumale apprend la mort du roi des Belges, « écrit [...] au nouveau Roi, à Philippe Flandre » ses vœux, et se rend à Bruxelles pour les obsèques le 15 décembre avec le prince de Galles et le prince Arthur, fils de la reine Victoria, pour rendre un « dernier hommage au roi Léopold sur son lit de parade, spectacle émouvant et pénible ». Il rend visite à Léopold II et à son épouse à Laeken. Tous sont là : « Philippe Flandre, roi de Prusse, Princes de Galles et Arthur, Archiduc Joseph, Auguste [son beau-frère Saxe-Cobourg], Georges de Saxe, Guillaume de Bade, Nicolas de Nassau, Étienne, cocher à l'hôtel de Flandre. » Le 16 décembre, il décrit la cérémonie qui rassemble l'Europe impériale et pricière : « 10 h à au palais ; les mêmes princes, « Roi de Portugal, Le de Hesse, Rod. Hohenzollern. Traversé les salons (V. de Weyer [...]). Sermon très faible pour la levée du corps. En voiture avec Joinville, Landgrave de Hesse et Auguste. Temple de bois, velours, crépine et statues de bois doré à Laeken. Nouveau sermon. Mise au caveau ; orationnel sec et confus. Bonne attitude de la population et de la

1. Chantilly, 1864, p. 161.
2. L'opinion de son beau-frère Léopold I^{er} (Chantilly, Bibliothèque Condé).
3. Correspondance de Ferdinand duc de Saxe-Cobourg-Gotha à Aumale, 1847, Bibliothèque Condé de Chantilly, manuscrits 1017 et 1018.
4. Ibid.
5. AUMAL, 1848, p. 171-172.
6. AUMAL, 1851, p. 171-172, plus une lettre à son frère Léopold I^{er}.
7. AUMAL, 1857, p. 171-172.
8. AUMAL, 1860, p. 171-172.
9. Ibid., 1860, p. 171-172.
10. Chantilly, 1864, p. 164.

87



coll. 72
Alexandre
**L'Hotel du duc d'Aumale
à Bruxelles en 1869**
Photographie, A. B.E. coll. L. B.E. coll.
Chantilly, musée Condé, PH 1072
Bibliothèque, 178-118, 2013-1018, coll. 28

87



88



in fine
ÉDITIONS D'ART

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

Louise d'Orléans, première reine des Belges

un destin romantique



in fine
ÉDITIONS D'ART

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr